L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

ELMORE DUFOUR, Président
E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué

HENRY BIRABEN, Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

JEUDI, 30 JANVIER.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle Orléans. Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	50	9
Midi	66	17
3 p. m.	79	19
6 p. m.	68	18

CARNET MONDAIN

FEVRIER

A L'Opéra

3—Equipe de Protée.
4—Mystic Krewe of Comus.
4—Bal de Rex à l'Athénéum.

Parade de Momus

"Au dessus des Nuages" était le sujet de la brillante parade que les Chevaliers de Momus ont fait admirer à la foule immense qui bordait les rues où elle a défilé hier soir.

Momus, le dieu de la gaieté, resplendissant dans un costume d'une richesse merveilleuse trônait sur le premier chariot qui représentait un pêcher en fleurs.

Le titre du second chariot "Au dessus des Nuages" fut tranmis aux habitants de la terre dans un pli attaché à une flèche de l'arc de Sagittaire, qui traversa plus rapidement l'espace qu'un message de Marconi.

Le troisième chariot représentait les "Jardins du Soleil" et il va sans dire qu'il était d'une beauté éclatante.

"La Musique des Sphères" était le sujet du quatrième chariot d'où s'élevaient les sons harmonieux des instruments à cordes entre les accents sonores des cuivres.

Cassiopée, reine d'Ethiopie, changée en constellation se trouvait, sur le 5 chariot qui avait pour titre "Le Siège occupé par Cassiopée.

"Un Temps Orageux" était simulé sur le 6me chariot par le grand Dragon de la Foudre qui s'évertuait à rendre les horreurs d'une tempête.

Sur le 7me chariot étaient les Potentats de Pallas rendant hommage à la déesse de la sagesse qui les guidait avec une étoile.

"Les Fleurs de Cérès" de merveilleuses fleurs étincelantes formaient l'admirable sujet du 8me chariot.

Venait ensuite le char portant les "Hommes de la Lune" planète où l'on vient de découvrir au milieu de fleurs ravissantes une adorable jeune fille enveloppée de draperies qui brillent au clair de lune.

"Semer le Vent" est à quoi s'exerçaient les personnages du chariot 10 qui était extrêmement beau.

Le 11me char portait les sirènes de Cycnus et a été très admiré.

"Les Suffragettes de Saturne" n'ont pas peu contribué à amuser la foule. Comme celles de notre planète elles rencontrent de l'opposition dans l'exercice des droits qu'elles veulent s'arroger. Ce sujet était celui du 12 chariot.

Très beau aussi le 13me chariot figurant la Grand Ourse entourée d'autres constellations.

"Les Satellites de Mars," le dieu de la guerre offraient un admirable coup d'œil sur le 14me chariot richement décoré.

Le char représentant les "Guides des Comètes" était un des plus brillants.

Sur le 16me chariot se trouvaient les "Marins de Neptune" leur barge verte étincelant sous le feu de myriades d'étoiles.

"Le Joyeux Cavaliers de Mercure" formaient le sujet du dernier chariot qui égalait en éclat et en splendeur ceux qui le précédaient.

Après la parade "Momus" a donné son bal annuel à l'opéra. Inutile de dire qu'il y avait un très grand nombre d'invités, et que la fête a été splendide. La salle était brillamment décorée avec des plantes et des milliers de lumières électriques, ce qui faisait un effet merveilleux.

Il y avait qu'un tableau et ce tableau faisait voir tous les masques groupés sur la scène. Après ce tableau il y a eu une grande marche, et le bal a commencé.

Malgré que "Momus" venait d'arriver d'un long voyage au-dessus des nuages, il a fait voir qu'il avait toujours conservé son bon goût et a choisi comme reine Mlle Katherine Rainey, et Mlles Cynthia Thompson, Carrie Walmsley, Marie Elise Whitney, Alma Villeré, Mary A. Devol et Margaret Montgomery comme demoiselles d'honneur.

"L'Homme qui Meurt Riche Meurt Déshonoré"

Cette parole fameuse de M. Carnegie continue d'être la devise à laquelle le milliardaire américain conforme ses actes. Il a déclaré qu'avant de mourir il entendait distribuer toute sa fortune — qu'on évalue à deux milliards de francs — en ne gardant que le capital nécessaire pour permettre à sa fille de vivre confortablement.

S'il n'est guère possible d'énumérer tous les dons qu'il a déjà faits, on peut néanmoins estimer à 875 millions de francs les sommes qu'il a consacrées à des œuvres diverses, notamment à la création de bibliothèques publiques, et voici qu'on annonce sa décision d'affecter 125 millions de francs à des entreprises charitables, à l'occasion de la nouvelle année. Un premier milliard, ou la moitié de sa fortune, aura donc bientôt passé de ses mains dans celles de la charité.

Rappelons les plus célèbres de ses générosités.

Palais de la Paix à la Haye	50.000.000
Institut Carnegie à Washington	50.000.000
Fonds de retraites	20.000.000
Institut Carnegie à Pittsburg	30.000.000
Universités écossaises	30.000.000
Retraites d'instituteurs	5.000.000
Fonds des héros	5.000.000
Bibliothèques	30.000.000

La Lettre du Maroc

Le facteur n'avait pas besoin de toquer à la porte. La Gervaise se tenait devant la maison; son vieux visage ridé d'un bonnet ne se détachait guère du mur; il avait l'air d'une pomme ridée.

—C'est une lettre du Maroc, annonça le facteur.

Et il partit vite, sans vouloir causer comme à l'ordinaire.

La Gervaise saisit la lettre, sans même remercier, les mains tremblantes. Voilà deux mois qu'elle "espérait" des nouvelles de Guillaume, caserné au 3e du 1 — sous-entendez au 3e escadron du 1e régiment de chasseurs d'Afrique. La Gervaise papa, retourna l'enveloppe dans ses doigts inquiets; celle-ci n'avait pas le format habituel. L'adresse était faite d'une écriture inconnue, régulière et large. Et la Gervaise, sans cause, se sentit mal à l'aise, comme à l'approche d'un malheur.

Elle allait savoir: sa voisine, la Micheneau — l'intrigante même — lui lisait plusieurs fois d'affilée les lettres du soldat. Il jamais une réflexion, une remarque, même quand Guillaume se vantait de quelque gaudriole. De toute la vitesse de ses vieilles jambes, la Gervaise se rendit chez son amie. La Micheneau était pressée ce matin-là; elle devait conduire au marché à la foire. Dès qu'elle eut décacheté la lettre, ses lèvres remuèrent comme à l'église; elle dit d'une voix toute changée:

—Je n'ai pas mes lunettes et je ne lis pas très bien.

—Bonne amie, voyez donc sur de votre poche, fit observer la Gervaise.

—C'est que les verres sont cassés, répondit la voisine.

—C'est bien dommage, soupira la Gervaise.

Elle resta dans la grand'rue du village, la main droite crispée sur sa lettre ouverte. Même le jour où elle avait mené son homme au cimetière, elle ne s'était pas sentie si seule. A qui pouvait-elle demander un pareil service? Elle n'aimait pas qu'on connût ses affaires. De plus, Guillaume entremêlait toujours ses récits de plaisanteries à l'adresse des voisins. Il écrivait dans ce genre-là:

"On a fait bien passer à deux cents Arabes le goût du pain. Le capitaine criait: "Allez-y, mes enfants!" C'était comme à la fête du pourtour, au 14 juillet. La fille du pourtour, la grande Estelle, se tortille-t-elle toujours aux assemblées et le père Mourriès est-il aussi rageur?"

C'était difficile de faire lire ces lettres par le premier venu: cela pouvait causer à Guillaume des ennuis. La Gervaise soupira d'abord au curé, mais il avait pas fait ses Pâques, elle eut peur d'être mal reçue. Restait l'instituteur; connaissant le jeune homme depuis longtemps, il ne s'étonnerait ni de ses confidences, ni de ses faveurs. La Gervaise se dirigea vers l'école et son dos se courbait un peu à chaque pas, comme si quelque fardeau s'abondissait en bonne sur ses épaules. Elle apprit que le maître se trouvait à la mairie.

La Gervaise n'osa s'y rendre. Maintenant, une véritable angoisse pinçait son cœur; la lettre du fils, glissée dans sa poche, la brûlait à travers sa robe.

—C'est-y malheureux de ne savoir pas lire, gémissait-elle.

Elle regardait les maisons une à une; mais elle n'osait entrer, tendre sa lettre et s'asseoir dans un coin pour écouter la lecture faite devant tout le monde. A force de marcher, la Gervaise venait d'atteindre le dernier toit de chaume. Elle apercevait, au sommet de la colline, le château du baron de Hurteville; il dressait dans le ciel ses deux tours massives. Orgueilleuse, hostile au pauvre monde, la bâtisse dominait le village, l'écrasait de sa hauteur et de sa richesse.

Justement le baron venait de déboucher d'une ruelle. Grand, guêtré de cuir fauve, sa barbe blanche couvrant la moitié de sa poitrine, il revenait d'une de ses longues promenades matinales dans les bois. La boue couvrait ses épais souliers de chasse. On racontait, dans la contrée, qu'il se livrait à ces randonnées solitaires depuis la mort de son fils, un officier tué au Tonkin quinze ans auparavant. Depuis cette mort, il se montrait rude à tous, et particulièrement aux pères, aux mères de famille; il leur en voulait de garder leurs enfants, alors qu'il avait perdu le sien. La Gervaise savait tout cela. Elle se souvenait même d'un terrible accueil du baron, trois ans auparavant, elle était venue, lui demander un emploi. Il l'avait regardée d'un air désolé, farouche, le même qu'il avait en ce moment.

—Est-ce que vous n'avez pas votre fils pour vous aider? Allez-vous-en!

La voix mauvaise tintait encore aux oreilles de la paysanne, mais l'enveloppe bombait son tablier, comme un couteau ouvert. Puisque le hasard mettait le baron de Hurteville sur son chemin, pourquoi ne profiterait-elle pas de l'occasion?

—Son fils a été soldat comme le mien, il ne refusera pas de me rendre service.

Cette pensée l'enhardit. Elle s'avança d'un pas presque assuré à la rencontre du châtelain.

—Bonjour, monsieur le baron, dit-elle.

M. de Hurteville avait ce matin un aspect plus sévère, plus renfrogné que de coutume; il ressemblait aux prophètes qui décoraient les vitraux de l'église.

—Bonjour, monsieur le baron, répéta la paysanne.

Le vieillard leva sa tête pensive et demanda d'une voix bourrue:

—Que me voulez-vous, mamme Gervaise?

—Si monsieur le baron permet... j'aurais un service... commença la vieille.

—Oui je le sais, mais vous connaissez ma réponse.

—C'est autre chose, dit-elle.

Il avait hâté le pas pour prendre congé de la vieille; la Gervaise vit sa dernière chance perdue. Pourtant, il était impossible qu'elle partît ainsi, sans savoir ce que contenait la lettre. Elle regarda fixement M. de Hurteville:

—Ecoutez-moi, monsieur le baron, vous pouvez me rendre service, un grand service. J'ai reçu, ce matin, une lettre de mon fils qui est là-bas, là-bas chez les sauvages. Je voudrais bien savoir ce qu'il me dit. J'ai peur, monsieur le baron. Autrefois, on n'allait pas à l'école. La Micheneau, qui est sayante, ne refuse pas de me lire les lettres du drôle, mais ce matin, elle n'avait pas ses lunettes. Elle ne comprenait pas bien. C'est ce qu'elle a prétendu. Je n'ai pas confiance. Alors je me suis dit: M. le baron pourra me venir en aide; son fils était à la guerre, comme le mien. Voilà, monsieur le baron.

M. de Hurteville avait laissé parler la vieille. Maintenant, il tenait la lettre dans ses mains; il lut, et ses doigts tremblaient; il baissa la tête pour cacher ses traits crispés et ses yeux luisants.

—Eh bien? demanda la Gervaise.

Le baron avait posé sa main sur l'épaule de la vieille paysanne.

—Allons, madame Gervaise, soyez courageuse, tout espoir n'est pas perdu.

—Le pauvre petit, murmura la mère, qui se reprit à trembler.

Le baron soutenait la paysanne par un bras, comme s'il accompagnait une vieille amie. Un silence tomba sur eux, sur la campagne, et le baron parla le premier:

—Dites-moi, madame Gervaise, vous m'aviez parlé d'un emploi, il y a trois ans?

—Vous avez bonne mémoire, monsieur le baron.

—Eh bien, voulez-vous l'accepter aujourd'hui? Ça n'est pas très dur, et en travaillant vous vous sentirez moins seule.

Cette fois, la vieille paysanne comprit. Elle se raidit, fit des efforts pour ne pas tomber, écrasée par la nouvelle. Le baron, tout à l'heure, en lisant la lettre, avait caché ses larmes. On ne la trompait pas. Puisque M. de Hurteville offrait maintenant de la prendre au château, consentait à la voir tourner autour de lui, c'est que Guillaume était mort. Cette lettre annonçait ce malheur immense, irréparable. Il ne restait aucun doute dans son esprit.

—Eh bien, madame Gervaise, acceptez-vous?

Le baron attendait une réponse. La Gervaise ne releva même pas la tête. Travailler, vivre, pourquoi faire désormais? Sa vieille existence, si dure, venait de cesser brusquement. Elle s'éloigna, sans ajouter un mot. La Gervaise ne rentra pas chez elle; ses pas alourdis la traînèrent jusqu'au cimetière, et là elle attendit sa dernière heure dans la silencieuse compagnie des morts.

JEAN VIGNAUD.

La Journée de Huit Heures pour les Femmes

Washington, 30 janvier. — Plusieurs femmes qui sont à la tête du mouvement pour réduire à 8 heures de travail par jour, le temps des femmes employées dans les usines, etc., sont venues hier au sénat, pour appuyer la proposition du Senateur Peters, du Massassuchets.

"On nous a dit que les hôtes dans les hôtels mangent tous les jours, qu'il faut traire les vaches chaque jour, que pendant la saison, il serait impossible de limiter le travail des femmes en Californie," a dit Mlle Maud Younger, de San Francisco; "Cependant depuis que nous avons adopté la loi de 8 heures, toutes les difficultés que l'on craignait tant ont disparu. Le surplus de dépenses n'a pas été supporté par les industriels ou les marchands, mais par le public qui a été heureux de payer un peu plus pour le développement du féminisme."

Il y a des années qui finissent et commencent étrangement, et 1912 aura été relié à 1913 de façon vraiment bizarre. La morphine, la cocaïne, l'éther, l'opium et tous ses dérivés auront "fait le pont."

On parle beaucoup, à cette occasion, de lois à faire, et qui vont être proposées, votées et promulguées aussitôt la rentrée. On parle aussi de sévères mesures gouvernementales. On voudra bien me permettre de ne pas en croire un traître mot. Il y a quelque chose comme vingt ou trente ans qu'on déclare le peuple de France perdu par l'alcoolisme, qu'on proclame la nécessité de l'y arracher, qu'on dépense encre et salive sur l'extrême urgence des mesures à prendre et des lois à voter en ce sens, et que non seulement on ne fait rien, absolument rien, mais que les assommoirs n'en sont que plus triomphalement libres de débiter leurs boissons de folie et de mort. Pourquoi en serait-il autrement pour la morphine, la codéine, la cocaïne et autres drogues assassines, qu'en ce qui concerne les divers trois-six apéritifs, tord-boyaux, casse-poitrine et autres breuvages incendiaires et destructeurs?

J'ai une nièce dans une école libre et elle est venue me souhaiter la bonne année.

—Eh bien! lui ai-je demandé, comment vont la bonne madame Une Telle, ta maîtresse de français, et la bonne mademoiselle Une Telle, ta maîtresse d'histoire et de géographie?

—Mais très bien.

—Et à propos, dis-moi, as-tu des nouvelles de ton ancien couvent? Que deviennent ces pauvres Sœurs depuis la mise sous séquestre de leur maison, et depuis quelles n'ont plus pour vivre que la charité publique?

Mais ma nièce, à cette question, gardait le silence, prenait un air singulier, et finissait par me répondre avec embarras:

—Oh! pour ça, je ne peux rien vous dire. Il nous est sévèrement interdit de parler des Sœurs et même de chercher à avoir de leurs nouvelles, parce qu'on pourrait croire, autrement, que nous formons une congrégation... Il parait que ça suffirait pour faire fermer notre école!

Je n'insistai pas, mais j'avais lu, depuis la veille, une demi-douzaine ou une douzaine d'articles sur la morphine, la cocaïne, une infinité de choses en ine, ainsi que sur les catastrophes qui en résultaient journellement, et je pensais, à part moi: "C'est bien cela. Il y a d'impitoyables lois et de terribles mesures gouvernementales contre la prière, la charité, l'enseignement des vertus familiales et patriotiques... Mais il n'y en a pas l'ombre et il n'y en aura pas, contre les poisons, les fléaux, les vices et les turpitudes!"

—Qu'est-ce que vous avez, mon oncle, me demandait alors ma nièce... Vous avez l'air fâché... Ce n'est pas contre moi?

Je m'empressai de lui répondre:

—Oh! non, ma pauvre enfant... Seulement, vois-tu, en n'en ayant pas l'air, j'étais en train de crier intérieurement: "Vive la république!..."

UN DESABUSE.

THEATRES.

OPERA FRANCAIS

Mlle Charpantier et M. Montano seront les principaux interprètes ce soir de Thaïs, le chef d'œuvre de Massent. Mlle Charpantier, dans cet opéra, donne libre cours à son talent, et personnifie avec art la courtisane d'Alexandrie.

Samedi en matinée, le "Jour et la Nuit." Le soir, dernière soirée de gala de la saison. M. Layolle offrira un double programme, "Rigoletto et Paillasse," avec Mlle Charpantier, MM. Affre et Montano, comme principaux interprètes. Le gouverneur Hall assistera à cette grande soirée. Dimanche en matinée "Rêve de Valse," dans la soirée "La Bohème."

TULANE

"The Littlest Rebel" est donné journellement devant une salle comble. Le matinée de mercredi a réuni une nombreux audience qui a chaleureusement applaudi les excellent artistes. Une autre représentation sera donnée en matinée samedi prochain. Pendant les jours de parade le rideau ne sera levé qui après le passage du cortège à l'angle des rues Canal et Baronne. Pour la semaine prochaine un programme très amusant est annoncé. Eddie Foy présentera plusieurs excellentes nouveautés musicales. La vente des billet pour la semaine prochaine a commencé jeudi et laisse prévoir un grand succès pour la semaine du mardi gras.

CRESCENT

Un nombreux public se réjouit tous les soirs devant le spectacle amusant "Three Twins" donné au Crescent cette semaine. Cette pièce a été représentée plusieurs fois déjà dans notre ville mais les amateurs de théâtre comique ne s'en lassent pas. La mise en scène ainsi que la troupe et le caractère de la pièce sont très bien harmonisés, et la représentation offre une excellente soirée.

Le programme de la semaine du carnaval annonce "Hap" Ward and Harry Vokes, dans leur grand succès "A Run on the Bank." La vente des billets a commencé jeudi et promet de belles recettes.

Edition Hebdomadaire de "l'Abeille"

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières, — littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

Feuilleton de l'Abeille de la N. O.

No 20. Commencé le 9 Janvier 1913.

Les Aventuriers DE PARIS

PAR PIERRE ZACCONE

(Suite)

Une fois seul, Rodolphe était resté quelques heures comme anéanti sous la révélation qui venait de lui être faite.

Désormais, il ne serait plus isolé dans la vie! Il avait une mère qui l'aimait, et qu'il se sentait lui-même disposé à entourer de l'affection la plus tendre et la plus dévouée.

Pauvre et excellente mère! Il comprenait, en se rappelant son propre isolement, combien elle avait dû souffrir dans la vie sans espoir qu'on lui avait faite, et il se reprochait presque de ne pas s'être montré plus attendri et plus aimant.

Puis, la pente de son émotion l'emportant à travers le passé, jusque dans les aspirations de l'avenir, il s'arrêtait à supputer quel sort lui était réservé, et ce qui l'attendait au lendemain de cette révélation.

Et alors, pour la première fois, une autre image passait dans son rêve.

Lucy allait devenir la femme de son frère, le comte de Frontenay!

A cette perspective, une ombre glissait devant ses yeux, et son cœur se soulevait. Il entendait de sourdes révoltes gronder dans sa poitrine!

Certes, il était bien resolu à ne rien tenter qui pût compromettre le bonheur de la comtesse. Son parti était irrévocablement pris et, dût-il s'éloigner, quitter la France, il ne devait pas hésiter. Mais quoi!

Il lui était bien permis, à lui, pauvre déshérité, de se plaindre de la vie et de songer que le lot qui lui était échu en partage était particulièrement accablant et amer!

Qu'avait-il fait cependant, pour que le hasard lui eût imposé une destinée si lourde? Pourquoi Lucien avait-il tous les bonheurs?

Quand ces pensées l'assaillaient, un farouche éclair traversait le regard de Rodolphe, ses poings se crispaient, sa bouche se tordait avec rage...

Et de singulières tentations lui venaient.

Pourquoi, après tout, ne demanderait-il pas à la vie ces jouissances dont les autres étaient rassasiés avant lui? Pourquoi n'irait-il pas à son tour tremper ses lèvres à cette coupe des plaisirs parfumés où il devait peut-être trouver l'oubli dans la satiété? Qui le retenait? Quel sentiment serait assez puissant pour l'arrêter, lui, l'enfant né du hasard, et que la sorbi avait si longtemps rejeté de son sein?

Il passa une partie de la nuit dans ces rêves pleins de désordre, et, comme la comtesse, il ne put goûter de repos que le matin, quand brisé de fatigue, saturé d'émotion, il alla enfin se jeter sur son lit.

Le lendemain, il se leva moins agité.

Le sommeil avait calmé son sang, d'autres idées plus sages s'étaient emparées de son esprit, et s'il n'était pas tout à fait encore revenu à lui-même, du moins prit-il certaines résolutions qui devaient lui ouvrir l'entrée d'une vie nouvelle.

Et d'abord il songeait au baron Lippari.

Dans l'entraînement d'un amour qui lui enlevait sa liberté d'esprit, il avait accepté de cet homme tout ce qu'il lui offrait, sans se demander ce qu'il était, ni quel but mystérieux il poursuivait.

L'intervention du baron servait trop bien ses projets pour que la pensée lui fût venue de la repousser. Mais à cette heure, il ne lui convenait plus de continuer de semblables relations sans appeler la lumière sur ce qu'elles présentaient d'obscur et d'inavouable, et son premier mouvement fut de provoquer sans retard une explication catégorique.

Il s'habilla donc à la hâte, déjeuna sommairement et envoya son valet de chambre s'informer auprès de Lippari s'il pouvait le recevoir.

La réponse ne se fit pas longtemps attendre.

Dix minutes plus tard, le baron se présentait lui-même chez Rodolphe.

Il quittait la comtesse de Frontenay, et son visage ne gardait rien des impressions qu'il en rapportait.

—Vous m'avez fait demander, dit-il d'un ton enjoué; je venais de rentrer... et j'ai voulu vous épargner l'ennui d'un dérangement... Vous avez à me parler, me voici prêt à vous écouter. Dites-moi vite de quoi il s'agit.

Rodolphe indiqua un siège à son interlocuteur, et lui-même s'assit à ses côtés.

—Ce que j'ai à vous dire, répondit-il, j'aurais dû déjà vous en faire part; mais j'étais tellement tourmenté d'autres préoccupations, qu'en vérité, je me croyais presque excusable de m'être tu jusqu'à présent.

—De quoi s'agit-il donc?

—Vous n'avez pas oublié, sans doute, la rencontre à la suite de laquelle je suis venu habiter cet appartement, non plus que les paroles que vous m'avez dites, ce jour-là.

—A Dieu ne plaise, que je l'oublie jamais, et je suis prêt à vous les répéter, si vous-même...

—C'est inutile... J'aimais Mlle Beaulieu d'un amour qui m'enlevait toute raison, vous m'offrîtes la chance inespérée de devenir son époux, et j'acceptai sans prendre le temps de m'enquérir des moyens à l'aide desquels vous espériez atteindre ce but.

—Eh bien?

—Eh bien... depuis j'ai réfléchi.

—Ah! ah!...

—La situation que vous m'avez faite, acceptable dans les circonstances où elle s'est offerte, deviendrait inavouable si elle se prolongeait plus longtemps... et je suis bien décidé.

—A ne plus continuer d'accepter ce que je fais pour vous?

—C'est cela.

—Alors, vous renoncez à Mlle Beaulieu?

—J'y renonce!...

—Vous ne l'aimez plus?

—Je ne dis point cela.

—Enfin, vous vous résignez à la voir devenir, au premier jour, de la femme du comte le Frontenay?

Rodolphe proféra un cri aussitôt étouffé.

—Soit! soit! dit-il, les dents serrées... je me soumets à tout, entendez-vous! et si cela doit être, si cet hymen doit s'accomplir, je n'ai point besoin, je crois inutile de vous faire connaître les raisons qui m'ont amené à cette résignation.

Le baron approuva du geste.

—Sans doute, sans doute, répondit-il d'un ton railleur, et cette confidence serait d'ailleurs superflue, attendu que ces raisons que vous prétendez me cacher, je les connais.

—Vous les connaissez! fit Rodolphe avec un haut-le-corps.

—Eh! parbleu! ne vous ai-je pas dit que je savais bien des choses, et je me doutais, au surplus, que cela finirait ainsi.

—Cependant...

—Cependant, mon jeune ami, vous avez vu la comtesse cette nuit?

—Qui vous l'a dit?

—Elle-même.

—Et vous a-t-elle fait connaître aussi...

—Elle ne m'a rien caché des aveux qu'elle a faits... elle vous a révélé le secret de votre naissance, et vous devez savoir à cette heure que le comte Lucien de Frontenay est votre frère.

Rodolphe fit un mouvement.

D'où venait que cet homme connaissait si bien ce qui le concernait?... quel lien d'intimité assez puissant l'unissait à la comtesse pour que celle-ci ne craignît pas de lui confier de pareils secrets?... Il hésitait à comprendre et se sentait tourmenté de vagues appréhensions.

Il voulut réfléchir; Lippari ne lui en laissa pas le temps.

—Vous voyez que je ne vous ai pas trompé, reprit-il au bout d'un instant, et cela doit vous disposer à écouter favorablement ce qui me reste à vous dire.

—Qu'est-ce donc? demanda Rodolphe.

—Vous me rappeliez tout à l'heure l'engagement que j'ai pris envers vous, lors de notre rencontre au bois de Boulogne; je vous ai promis alors que vous seriez l'époux de Mlle Lucy Beaulieu, et je vous réitère ici ma promesse.

—Mais le comte?

—Le comte n'y mettra aucun obstacle, et votre mère prendra l'initiative des démarches à faire dans ce but.

—Vous raillez, sans doute?

—Pas le moins du monde.

—J'ai juré à la comtesse que je renoncerais à toute prétention, et que je me résignerais à voir le comte devenir l'époux de Mlle Beaulieu.

—Ça, c'est d'un bon cœur! Mais